

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

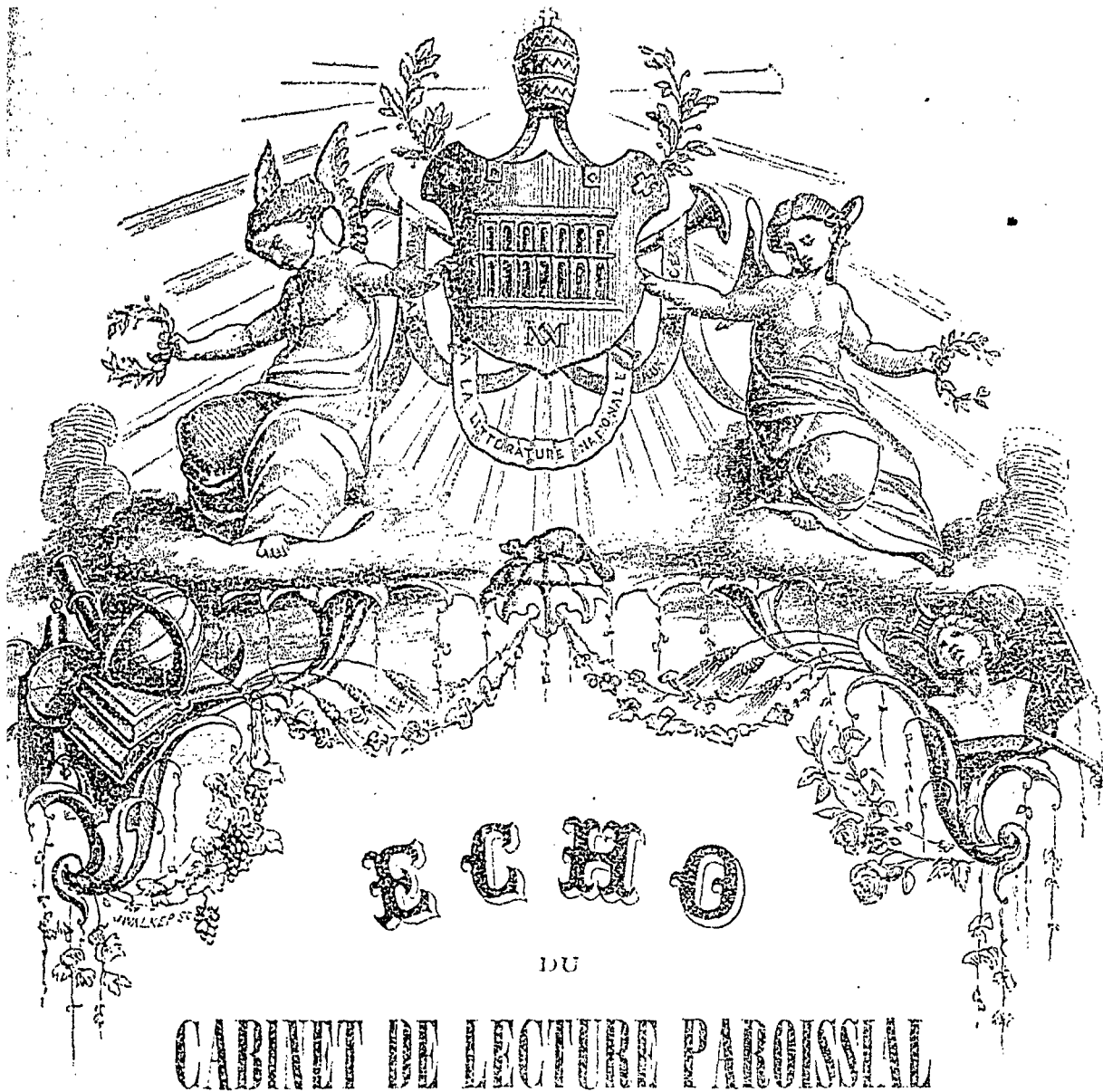
- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



Vol. V.

Montréal (Bas-Canada), 3 Décembre 1863.

No. 23.

SOMMAIRE.—Chronique de la Quinzaine.—Discours de M. A. Belle, président de l'Institut Canadien-Français.—Lecture de M. B. A. T. de Montigny.—Lecture de M. H. Fabre.—Union-Catholique: Lecture de M. Aug. Genaud.—Le progrès des sciences et de l'industrie au point de vue catholique, (suite et fin.) Feuilleton: Le chevalier de Brody.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

Montréal, 2 décembre 1863.

L'évènement le plus important des quinze derniers jours, celui qui est le plus l'objet de la préoccupation publique est, sans contredit, le discours prononcé par l'Empereur Napoléon III à l'ouverture des Chambres Françaises, le 5 dernier. Ce document, qui prenait des pro-

portions gigantesques par suite de l'état actuel de l'Europe, ne paraît pas avoir rempli l'attente générale, si nous en croyons certains journaux.

Après avoir fait le tableau de la situation intérieure de la France, l'Empereur aborde les questions de l'extérieur. Voici le texte de ses paroles sur la question de la Pologne :

“ L'insurrection polonaise, à laquelle sa durée imprimait un caractère national, réveilla partout des sympathies, et le but de la diplomatie fut d'attirer à cette cause le plus d'adhésions possible, afin de peser sur la Russie de tout le poids de l'opinion de l'Europe. Ce concours de vœux presque unanime nous semblait le moyen le plus propre à opérer la persuasion sur le cabinet de St. Pétersbourg.

“ Malheureusement, nos conseils désintéressés ont été interprétés comme une intimidation, et les démarches de l'Angleterre, de l'Autriche et de la France, au lieu d'arrêter la lutte, n'ont fait que l'envénimer. Des deux côtés se commettent des excès qu'au nom de l'humanité on doit également déplorer.

“ Que restait-il donc à faire? Sommes-nous réduits à la seule alternative de la guerre ou du silence? Non.

“ Sans courir aux armes comme sans nous faire, un moyen nous reste; c'est de soumettre la cause polonaise à un tribunal européen. La Russie l'a déjà déclaré, des conférences où toutes les autres questions qui agitent l'Europe seraient débattues ne blessaient en rien sa dignité.

“ Prenons acte de cette déclaration. Qu'elle nous serve à éteindre, une fois pour toutes, les ferments de discorde prêts à éclater de tous côtés, et que, du malaise même de l'Europe, travaillée par tant d'éléments de dissolution, naisse une ère nouvelle d'ordre et d'apaisement!

“ Le moment n'est-il pas venu de reconstruire sur de nouvelles bases l'édifice miné par le temps et détruit pièce à pièce par les révolutions?

“ N'est-il pas urgent de reconnaître par de nouvelles conventions ce qui s'est irrévocablement accompli, et d'accomplir d'un commun accord ce que réclame la paix du monde?

“ Les traités de 1815 ont cessé d'exister.”

Ainsi, l'idée dominante de ce discours, c'est la formation d'un congrès européen chargé de la solution des différentes questions pendantes; quelques écrivains veulent même voir, dans cette idée, un remaniement général de la carte d'Europe.

Quoiqu'il en soit, le gouvernement français n'a pas hésité à mettre de suite son plan à exécution. Une note diplomatique a été remise, de sa part, à chaque puissance européenne de premier et de second rang, l'invitant à se réunir en congrès. Déjà le télégraphe de ce matin annonce que le gouvernement pontifical a accepté l'invitation. Les autres pouvoirs ne sont pas aussi empressés; l'Angleterre a même répondu d'une manière si évasive à l'appel de son allié, qu'on peut regarder son refus comme certain.

Pendant ce temps-là, les massacres continuent en Pologne, et moins que jamais l'Angleterre se montre disposée à seconder les efforts faits par la France, pour amener une cessation de ces barbares hostilités. Dernièrement un des

membres les plus importants et les plus considérés du parti conservateur anglais, le comte de Malmesbury, a prononcé devant la Société agricole du Sud Avon un discours dans lequel à son tour il a parlé de la Pologne. Jamais orateur n'a été, que nous sachions, plus fermement, plus résolument pacifique. On va en juger: Sa Seigneurie avait proposé un toast à l'armée et à la marine: “ Bien que je sente, elle dit, que notre devoir est de soutenir ces deux institutions sur lesquelles reposent l'honneur et la sûreté de notre pays, cependant je suis heureux de dire que nous n'avons pas besoin, quant à présent, de leurs services actifs. Nous avons, je l'espère, une bonne perspective de paix, en ce qui nous concerne, bien que d'autres nations soient en ce moment en guerre. Il n'y a pas longtemps, on avait des appréhensions sérieuses et motivées au sujet de la Pologne. On pouvait craindre que nous ne fissions la guerre à cause d'elle. Je ne puis dire combien personnellement je blâme une telle guerre; je l'ai blâmée publiquement dans le parlement et je la blâmerai encore de la manière la plus énergique. Ce n'est pas que je ne compatisse pas, comme tout Anglais doit le faire, aux souffrances des Polonais. Ce n'est pas que je ne voie pas avec regret la tyrannie à laquelle ils sont soumis; mais tout en ayant ces sentiments naturels à un anglais, je ne puis oublier que nous avons avant tout un devoir à remplir, devoir de fils envers notre patrie... Nous ne devons pas donner des illusions aux Polonais. Je sais que ceux qui ont fait des enthousiastes et ont ainsi surexcité l'esprit public, sont des hommes généreux. C'est à eux qu'il faut attribuer la fausse position dans laquelle nous nous sommes trouvés vis-à-vis de l'empereur des Français et des Polonais qui ont été trompés sur les sentiments de ce pays. Je pense que tout danger de guerre est passé maintenant; et nos marins et nos soldats peuvent continuer à garder l'épée dans le fourreau et attendre longtemps avant que l'Angleterre ait besoin de leurs services.” Après un pareil discours qui complète si bien les déclarations officielles de Lord Russell et du comte Granville, il ne saurait plus en vérité y avoir de doute sur les vrais sentiments et les dispositions réelles de l'Angleterre.

Depuis huit jours le télégraphe américain ne cesse de nous chanter victoire. La fameuse ar-

mée du Potomac ayant entendu dire que les sécessionnistes se préparaient à prendre leurs quartiers d'hiver, a profité de cette circonstance pour tenter une *épreuve décisive*, suivant sa propre expression. Or, qu'est-il résulté ? Elle a traversé le Rapidan, a attaqué les confédérés à Knoxville, les a battus et a voulu poursuivre plus loin. Mais ceux-ci se sont retournés tout-à-coup, et le dernier télégraphe nous apprend que les fédéraux sont dans une *mauvaise* position. — On sait depuis longtemps ce que cela signifie.

La présente livraison de *l'Echo* contient le discours du président et les deux lectures qui ont été prononcées à la séance publique de l'Institut Canadien-Français du 13 ult. Nous publions en même temps un excellent travail de M. Auguste Genand sur l'Irlande, lu à une des dernières séances de l'Union Catholique.

Un fait digne de remarque, c'est le renouvellement de vie avec lequel les diverses sociétés littéraires de Montréal inaugurent en ce moment leurs travaux de l'hiver. Les dernières réunions de l'Institut Canadien-Français n'ont jamais été si fréquentées ; à l'Union Catholique, tous les dimanches, un auditoire nombreux et d'élite écoute et applaudit quelque bonne étude faite par l'un des membres ; — le Cercle Littéraire, qui fournit des hommes studieux à toutes les autres sociétés, continue cette année l'excellent système de discussion adopté l'an dernier. Les débats des deux dernières séances ont roulé sur les deux questions suivantes : — Les Rois de France avaient-ils raison de défendre à leurs colons du Canada de commercer avec les colonies anglaises ?

Avait-ils raison de défendre aux Huguenots d'émigrer à la Nouvelle-France ? Nous savons que la même activité règne à l'Institut des Lois et à l'Institut Médical.

C'est le 8 courant au matin que l'Union Catholique célèbre sa fête patronale par une messe basse et une communion générale.

Institut Canadien-Français.

Discours d'ouverture prononcé par le Président, M. Achille Belle, à la séance publique du 13 Novembre 1863.

Mesdames et Messieurs,

Il est inutile pour moi, en ouvrant cette séance, de vous entretenir bien longuement. Vous savez tous quel est le but de l'Institut Canadien-Français. Fondée pour opposer un solide obstacle au développement des mauvaises tendances du siècle et pour conserver intacte

notre nationalité, cette Société doit rencontrer l'appui, au moins moral, de tous les Canadiens-Français qui ont du cœur. De son sein toutes les inimitiés personnelles, toutes les ambitions particulières, toutes les susceptibilités de parti doivent être exclues. Les haines, la jalousie, l'envie, la discorde ne doivent pas franchir le seuil de ce sanctuaire des sciences, des lettres et du patriotisme. Soyons d'accord, au moins, sur toutes les matières qui forment la base de notre existence !

Mesdames et Messieurs, Les Canadiens-Français ne doivent pas considérer cette Institution comme une simple société de gens de lettres. Non ! Le but principal de l'œuvre entreprise comprend des intérêts plus étendus, plus généraux, plus grands. Il s'agit de sauver tout un peuple, de le conserver et de le protéger. Vous dites souvent que "l'Union fait la Force." Dans ces mots, il y a une grande vérité, une bonne morale et un conseil salutaire.

La vérité de cet axiôme nous est suffisamment démontrée par l'expérience. Une société quelconque est d'autant plus forte que ses moyens d'action sont plus considérables et mieux dirigés. Or, ces moyens d'action sont en raison directe de la quantité et de la qualité des forces et ces forces, à leur tour exercent plus d'empire s'il y a entre elles beaucoup de cohésion et si dans leur ensemble elle sont dirigées vers le même objet.

Maintenant, si le but que l'on se propose est louable s'il est légitime, s'il est nécessaire, il est juste que le but soit atteint. Or, Mesdames et Messieurs, y a-t-il pour un peuple un but louable, plus légitime, plus nécessaire, que le fait de son maintien et de sa conservation ? Est-ce que tous les individus qui composent ce peuple ne doivent pas travailler avec ardeur, avec courage, avec énergie pour sauvegarder son existence et ses droits ? Mais tout le monde, dans ce cas, est intéressé et il est juste que l'action soit commune. "L'union fait la force." Soyons donc unis !

L'Institut Canadien-Français, Mesdames et Messieurs forme déjà une association assez nombreuse unie, dans un but de maintien et de conservation. Cette Société est régulièrement organisée et offre toutes les garanties désirables. Que tous les Canadiens-Français s'empressent donc de se rallier à cette institution ! Unis tous ensemble, nous serons forts, nous pourrions commander, nous commanderons "l'Union fait la force !"

Maintenant Mesdames et Messieurs, il y a des moyens secondaires qui aident aux moyens principaux et leur prêtent une force plus intense, plus considérable, plus étendue. Parmi ces moyens que l'on doit employer, dans une circonstance semblable, l'instruction occupe le premier rang, l'instruction bien développée, bien employée, et bien dirigée, ajoute à la force numérique et à la force physique une force morale et intellectuelle qui les centuple, les consolide et leur imprime un mouvement beaucoup plus égal, plus soutenu et plus puissant.

Mais Mesdames et Messieurs, l'instruction ne s'acquiert pas uniquement par la discussion et par la délibération. Il faut de l'étude, il faut de la lecture. L'Institut Canadien-Français a donc raison d'avoir une bibliothèque et de chercher à l'augmenter et à la compléter, Cette association étant une société vraiment nationale, nous avons cru d'avoir appelé tout le monde à contribuer pour une somme modique au fonds de la bibliothèque et c'est avec reconnaissance que je vois que notre appel a été aussi bien compris.

Lecture prononcée à l'Institut Canadien-Français à Montréal le 13 Nov. 1863, par B. A. Testard de Montigny ex-zouave Pontifical.

Mesdames et Messieurs,

Je n'ai jamais autant senti la difficulté de remplir une promesse que lorsqu'il s'est agi de choisir un sujet digne de cet auditoire. Parler de mes voyages, je ne pouvais que répéter beaucoup de relations. Faire la description des pays que j'ai visités j'aurais craint de vous ennuyer. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelques choses de fort intéressant. A Paris, par exemple, je ne dirai pas comme cet Anglais : que ce que j'y ai vu de plus curieux était de m'y voir. Il y a certainement en Angleterre des choses magnifiques à décrire et je me garderai bien de prétendre comme ce Marseillais qui disait avec son accent du midi : "Tron de l'air, mon bon, sais tu qu'il n'y a rien d'aussi beau dans la Grande Bretagne comme à Marseille ! La chose la plus intéressante que j'y aie vue sont des petits gamins de dix ans qui parlent parfaitement l'anglais." Non, Messieurs, il y a dans les vieux pays, comme vous le savez, quelque chose de plus intéressant à voir ; mais les tableaux de la vieille Europe ont été touchés par tant d'habile pinceaux. J'étais donc fort embarrassé, mais après tout j'ai considéré que le choix de mon sujet ne pouvait toujours pas être plus mauvais que le choix de celui qui le traite et je me suis hardiment décidé à faire "quelques petites esquisses de la vie militaire," le sujet ne saurait être très sérieux, aussi je puis dire comme le vieux Rollin : Comme le petit ruisseau je serai clair parce que je serai peu profond. Heureux, Mesdames, si ce petit ruisseau, imprégné du parfum des belles fleurs qui se trouvent dans ce parler, il peut se répandre dans la campagne et être accueilli avec bienveillance.

J'étais en Europe à voyager un peu en jeune homme. J'admirais tour à tour Londres et son commerce, Paris et ses amusements, la Suisse et sa belle nature, la Hollande et ses dunes, la Belgique et sa culture, l'Allemagne et ses sciences, lorsque tout-à-coup un cri lugubre sorti de la poitrine de quelques braves mourant en héros dans les plaines de Castelfidardo, vint jeter le deuil dans plusieurs familles de notre catholique mère-patrie. Les fils de la France ou coulait encore le sang de leurs nobles aïeux se rappelant de leurs blasons et de leurs devises, s'arrachèrent de leurs plaisirs pour courir en Italie. Je fus du nombre, Messieurs. Nous allâmes nous jeter au pied du Vatican pour former de nos corps un rempart contre les flots écumeux de la révolution. Heureux aurions nous été de laisser notre vie dans un des sillons de cette vieille terre qu'à arrosé le sang de tant de héros, ou de mourir en protestant à la défense des portes sacrées confiées à la garde du Grand Pontife. Mais à nous n'a pas appartenu ce bonheur ; nous avons eu tous les ennuis de la guerre sans en avoir la gloire, car il est un dicton bien vrai : c'est que le jour de fête du soldat, c'est le jour de la bataille. Oui, Mesdames, vous ne sauriez le croire ; mais quand on est soldat, c'est une nécessité de se battre, surtout soldat volontaire et pour la cause que nous allions défendre ; vous le comprendrez dans la peinture que je vais essayer à vous faire de la vie militaire.

Le jour de mon arrivée à Rome, j'étais soldat. Nous étions casernés dans une église qui ne servait plus au culte, près de St. Jean de Latran ; c'était au mois de janvier et les nuits surtout sont bien froides en Italie.

Du feu, le militaire n'en voit qu'à la cuisine. Nous couchions sur des espèces de hamaes, reufs complètement de leur couverture. Je vous l'avoue, Mesdames, je n'eus jamais tant regret d'avoir fait une bonne action que pendant les deux premières nuit que je passai à greloter. Mais ce qu'il y a de plus pénible c'est cette obéissance passive, cette abnégation de sa volonté. Le moindre caporal va commander les choses les plus ridicules, il faut obéir sans raisonner. Je ne saurais mieux vous faire connaître cet état du soldat qu'en vous rapportant quelques mots de notre colonel qui certes s'y connaissait. Bee-de-Lièvre, ancien capitaine de discipline en Afrique était l'homme qu'il fallait à un bataillon appelé à rendre des services immédiats. Le 2ème soir de mon engagement, le clairon sonne l'assemblée ; j'aperçois un homme peu haut de taille, grande barbe noire, à l'air martial. Le Colonel ! Messieurs, nous dit-il. J'arrive des frontières ; vos amis se sont battus. Il se sont distingués comme à l'ordinaire. Vous allez partir et en faire autant. Vous savez quels sont les devoirs du soldat : c'est d'obéir. Ainsi, Messieurs, pour lui, les devoirs du soldat se résument dans ce mot : c'est d'obéir.

L'existence du soldat se divise en deux parties : la vie de garnison et la vie de campagne. Nous logions généralement dans les corridors de couvents dont les moines étaient dans les cellules. Un peu de paille sur la brique ; le hâvre-sac pour oreiller, voilà qui vous paraîtra pénible. Et bien oui, dans tous les cas c'est passablement dur ; mais on s'habitue facilement à ces choses là. Si vous voyiez quelle gaîté règne toujours dans une caserne, riant, chantant, fumant et travaillant, jamais le temps de réfléchir sur son sort. Affranchi de toutes ces exigences du monde, ne pensant jamais au lendemain, sans soucis, enfin ; une pensée jetée dans le lointain, un mot d'amour souvent lancée à la mémoire d'une absente, le mot pour rire : voilà le soldat.

Le matin, à cinq heures, la diane sonne. Nous nous mettons à l'œuvre. Il faut cirer ses souliers, son ceinturon et les courroies du hâvre-sac, blanchir ses guêtres, jaunir ses molletières, astiquer sa carabine, le fourreau du sabre et les plaques de cuir. A sept heures trois ou quatre heures d'exercice. A dix heures le clairon fait entendre un de ses sons les plus harmonieux : c'est la soupe ; chacun d'un air joyeux se précipite à la cuisine au grand désespoir du cuisinier. C'est un aspect ravissant, Messieurs, qu'une caserne à l'heure de la soupe. Chacun est assis comme il le peut ; la table : ce sont les genoux. Dans une gamelle en pur fer blanc, maintenue dans l'équilibre par la main gauche, la main droite plonge une cuiller qui souvent appartient au voisin ; elle en retire d'abord un ragoutant morceau de bœuf bouilli. Afin que l'odeur et la vue excitent l'appétit les plus gourmets ont l'habitude de l'exposer sur le couvercle de la gamelle et avec un appétit de cinq heures de travail ils savourent à longs traits les succulents débris d'un feu choux ou d'une défunte carotte. Après cette entrée, on arrive à l'entremet ; mais comme le soldat est généralement d'expédition il réunit ensemble toutes les parties du diner et c'est alors que prenant son pain distribué du matin, changeant sa cuiller avec le couteau du voisin il emprisonne sous le pouce gauche cette malheureuse partie d'un bœuf qui quelques jours auparavant paissait tranquillement dans les gras pâturages de la fertile Italie.

Après ce copieux repas, absence complète de cigares ; mais la pipe ! Quel est le militaire qui ne brûle quelques pipées de tabac. Il faut ensuite se préparer pour la revue. Même travaux que le matin ; un peu plus soigneux. L'appel sonne, chacun est à son poste. Le lieutenant passe et vous toise. Il faut être propre des pieds à la tête, excepté les mains qui ont toujours la permission et le privilège de garder des traces de la veille. Liberté sur toute la ligne ! Les uns vont au café et là une tasse à côté de soi on y dépense le prix de la journée... qui est de trois sous. Les autres vont faire une promenade dans la campagne et là cueillir quelques petits souvenirs de ces lieux favorisés ; la nature enrichie par les teintes d'un ciel pur, est si belle et si variée ; les sites de ce pays accidenté sont si enchanteurs. Ici c'est une petite ville coquettement perchée sur une colline, entourée d'un vieux mur décrépi dont les meurtrières se confondent avec les brèches qu'à fabriqué le temps, cet architecte des artistes. La tour d'un vieux château s'élève au-dessus des autres habitations comme la tête de leurs maîtres au-dessus de la population exposée aux tempêtes, aux aquilons et aux injures du temps. Là c'est un petit ruisseau courant à travers la prairie qui caresse en murmurant l'herbe penchée sur sa rive pour se mirer dans son onde pure ; des vignes chargées de grappes annoncent l'abondance ; des paysans aux costumes si divers qui y travaillent ; une jeune fille simple comme la fleur des champs qui vous sourit gracieusement ; un jeune pâtre couvert de sa peau de brebis qui conduit son troupeau en fredonnant la sérénade qu'il doit aller chanter le soir aux fenêtres de sa dulciné. C'était autant de beauté que nous nous amusions à admirer, à cueillir pour en faire un bouquet qui ne flétrira jamais pour moi. Ah ! combien de belles heures n'ai-je pas passées avec quelques amis au bord du lac de Némi dont les échos rédisaient avec tant de charmes les chants des bateliers et quelquefois aussi un chant du Canada ; à nous promener sur le lac d'Albano dans lequel se mire avec orgueil le dôme de Castel Gondolfo. Combien de fois n'avons nous pas été ravis devant le soleil du soir se plongeant dans la Méditerranée en colorant de carmin les collines de Rome. Que de plaisir à courir dans les ravins de Marino, aux ruines de Tusculum et dans les villas de Frascati. Que de poésies n'avons nous pas faites, que de croquis n'avons nous pas jeter dans nos albums. Mais quelques fois aussi les jours n'étaient pas aussi poétiques. Obligés de rester à la caserne pour faire les corvées, porter la soupe aux hommes de garde, pour aller chercher le pain. Nettoyer la cour, être garde chambre et monter les gardes des postes. Combien de fois n'ai-je pas passé dans Rome une poche remplie de pain sur le dos ou tenant l'anse d'un panier rempli de viande ; mais la corvée à mon avis la plus pénible. (excepté, bien entendu, pour ceux qui aiment la bonne chaire,) c'est la cuisine, parcequ'elle dure plus longtemps. Il y a deux cuisiniers par compagnie ; chacun l'est pour deux jours. Le premier jour on est marmiton et le second jour, chef. Oh ! alors on devient un personnage important dans l'art culinaire. Le chef ne fait rien et commande, cependant comme le militaire a généralement bon cœur, il daignera quelques fois acher un chou ou peler une pomme de terre ; mais aussi gare à lui si la soupe n'est pas bonne, car une grêle de bons mots lui arrivent sur le dos et il n'y a certes pour le consoler que la bonne chaire qu'il a faite toute la matinée.

Voilà, Mesdames, en quoi consiste à peu près la vie de garnison, sans parler bien entendu, de toutes ces petites misères qu'on appelle salle de police, consignee ou prison. Quel est le militaire qui n'a pas goûté deux jours de salle de police. On s'en console, car on y est généralement pas seul. Tout de même la vie y est assez ennuyeuse, au pain et à l'eau avec accompagnement de quelques heures de peloton de chasse.

Maintenant parlons de la vie de campagne. Ah ! c'est ici, Messieurs, que le volontaire prend un caractère nouveau ; ce n'est plus ce jeune homme aux manières douces et à l'air timide, il respire la gloire, il cherche des honneurs, il est enthousiasmé, il ne craint rien. Rien ne le fatigue et pourtant vous ne sauriez croire combien est pénible cette vie de campagne, ambulante de ville en ville, de frontière en frontière, marches forcées ! il faut avancer et nous marchons quant même. Encore si nous n'avions que nous à porter ; mais le malheureux hâvre-sac qui semble toujours vouloir regretter la garnison qu'il quitte.

« Sais tu dit l'un que Azor pèse beaucoup aujourd'hui.

« C'est un mauvais camarade, dit l'autre.

« Ce n'est pas le sac dit le troisième qui m'ennuie, se sont les courtoies, s'il n'y en avait pas ! »

Et de rire. Oui, Mesdames, nous riions, et nous chantions :

La Cantinière à des dentelles
C'est au dépen d'not colonel.
Mais not colonel est militaire
Vive la jolie cantinière,
Gauche, droite, vive la gaité
La Cantinière du quartier.

Nous chantions chargés d'a peu près soixante livres. Il y a dans le hâvre-sac un vêtement complet, sett de brosses à souliers et guêtres, boîte à cirage et à graisse. Dix paquets de cartouche dans le sac, et deux paquets dans la giberne, le bissac avec un pain, les bidons de campements et une portion de viande, la capote roulé sur le sac avec la tente et les piquets, une demi couverture avec la carabine et le sabre-baïonnette.

Le matin du départ, c'est un vacarme à n'y rien comprendre. Sur toute la ligne on entend : sacs au dos. C'est d'abord un grand art de savoir bien faire son sac ; il n'est arrivé et a bien d'autres de me sentir les épaules chatouiller un peu trop durement par les manches de brosses et les boîtes à cirage, mais la nécessité nous fait apprendre bien vite cet art tant difficile quel soit. Lorsqu'on est quelque temps en garnison on aime comme ça à prendre un peu de bien être ; on augmente un peu son petit ménage ; mais quand il s'agit de partir au diable toute la boutique, car on préfère sacrifier tous ces clinelants à l'honneur de ne pas rester en arrière.

Nous avons fait jusqu'à dix lieues, sur les routes brûlantes de l'Italie, couvert de poussière et de sueur. Il vous semble, Mesdames, que nous aurions dû bien souffrir, il vous semble peut-être voir ces jeunes gens dont les trois quarts des premières famille de France, arrachés d'une vie molle, des bras d'une mère, des plaisirs de la famille où de l'amitié d'une fiancée, il vous semble sans doute les voir abattus et découragés.

Eh ! bien, détrompez-vous. Ces moments étaient les plus beaux, parcequ'alors nous allions à la bataille, nous nous rendions à ce jour de fête du soldat, nous allions avec l'espérance de servir une cause qui nous était chère.

Ce n'est pas que ce bonheur n'ait été assaisonné d'un peu de misères. Nous avons été jusqu'à huit jours sans pouvoir quitter nos souliers, dormant la carabine chargée près de nous, toujours sur le qui-vive ; montant des gardes des nuits entières à la pluie, en patrouille, en sentinelle perdue. Ah ! c'était dur, et j'ai souvent entendu au milieu des rires et des chants, un de mes amis lancer un soupir. " Presti, dit-donc, sais que si nos mères nous voyaient elles ne chanteraient pas comme nous." Mais il y a dans tout cela des moments splendides.

Figurez-vous une attaque... la prise d'un poste, par exemple et je me rappelle qu'un soir où nous étions à Monte Rotondo, on nous annonce qu'il faut partir à minuit ; la gaiété s'introduit dans la caserne, les groupes se forment, ce sont des pourparlers, chacun se demande où l'on va, tous supposent, personne ne sait sinon que l'on va se battre. A minuit la colonne se met en marche. Ni clairon, ni tambour, pas même nos sacs ; car en expédition de cette espèce on ne met que sa tente en sautoir. On n'entend que le cliquetis des armes, les chuchotements du soldat qui se mêlent poétiquement aux tintements de la prière de quelques couvents voisins. Tout-à-coup le colonel commande de charger les armes, Je ne saurais vous dépeindre l'émotion que l'on éprouve parcequ'alors on voit la certitude de se battre et l'on a encore son sang froid ; c'est un saisissement, une peur qui fait désirer non de ne pas y être ; mais d'en avoir fini. Quelques arpents plus loin le colonel commande : baïonnette au canon, genoux terre et en même temps le ministre de Dieu répétait au bataillon prosterné, les paroles de réconciliation et d'espérance. On nous commande : Pas gymnastique, et tandis que les balles des sentinelles piémontaises sifflaient à nos oreilles nous volions aux portes du poste ennemi. Tout le monde était arrivé le premier. On y fit quarante-huit prisonniers qui furent conduits à Rome. Mgr. de Merode, le ministre des armes, leur fit visiter les monuments et les renvoya en leur disant : " Allez dire à vos amis que les prêtres de Rome ne sont pas aussi méchants qu'ils le disent "

Mais il fallait garder ce poste. Ce fut la première fois que je campai : le moment n'était certes pas bien choisi : c'est à la fin de janvier et nous n'avions que chacun une demie couverture et la terre pour grabat. D'un moment à l'autre nous nous attendions à être attaqués par la garnison piémontaise de Passarano. Les premières nuits de camp sont sinistres. A tout moment on est réveillé en sursaut par les sentinelles perdues qui répètent de quart d'heure en quart d'heure ce cri lugubre de—sentinelles prenez garde à vous, tantôt ce sont les patrouilles qui se font reconnaître par les corps de garde. " Qui vive," demande une sentinelle. " Trouille ! Avance à l'ordre." Et tout à coup on entend une détonation, une des sentinelles perdues vient de donner l'alarme et se replie sur le poste. Le factionnaire au camp dont le devoir est de mourir en défendant l'entrée, entonne ce glas funèbre, présage d'un combat. " Aux armes " et les clairons font entendre leurs airs guerriers, le tambour bat la générale, le fantassin court aux fusils et l'artilleur au canon.

Voilà, Messieurs, de ces scènes qui nous arrivent souvent, elles sont émouvantes, mais aussi elles sont belles.

Nous avons eu d'autres scènes qui n'étaient pas aussi dangereuse, mais presque aussi émouvante.

A Porto d'Anzio, campé sur la Pointe de la villa D'Atti, nous avons eu le bonheur d'y recevoir le St. Père et le Roi de Naples. Je me rappellerai toujours du jour de son arrivée ou tout notre bataillon rangé dans la grande avenue du palais attendait l'arme au bras.

Le canon groude et à la grille du parc apparaît l'équipage et devant nous entouré de dragons et de gardes nobles, dans un tourbillon de poussière quatre chevaux noirs richement enlarnachés, traînaient au galop et à longs traits le plus illustre des Rois.

L'arme présentée, genoux terre, nous recevions en pleurant la bénédiction pontificale. Oui, Messieurs, ces scènes je m'en rappellerai longtemps. Je les raconterai à mes amis et je les apprendrai à mes petits neveux. Et je leur dirai : " Si vous aimez les fortes émotions, allez à Rome, soyez soldat, et revenez voir votre pays."

J'ai raison, Messieurs, de compter parmi les émotions celle de revoir la patrie.

De voyager est bien beau ; mais en voyant se dérouler le grand panorama du monde vos affections sont souvent vers la patrie. Et pour ma part aucune sensation n'a été plus douce que celle de revoir les rivages du St. Laurent, d'admirer encore ces côtes verdoyantes qui s'élèvent en amphithéâtre de chaque côtés du fleuve roi, ces blanches maisons où règnent la simplicité et le bonheur, ces villages groupés autour de nos modestes églises dont les flèches s'élèvent vers le ciel comme les humbles prières de nos habitants. Vous jouissez, voyageur, de revenir saul après tant de dangers. Vous vous êtes embarqué sur l'Océan, le temps était calme, tout semblait gai, la chanson du marin se joint au murmure des flots, lorsque tout-à-coup à l'horizon le vent soufflé, la mer mugit, les vagues s'élèvent et le navire lancé au-dessus de ces tourbillons se tort pour retomber dans ces sillons que Dieu seul sait tracer et où le divin laboureur pourrait semer des populations. Au craquement du navire, au déchirement des voiles se joint la voix rauque du commandement et les cris des passagers. Tout est désespéré, lorsque le calme se rétablit, la voile s'enfle et le navire trébuchant encore se promène en se balançant sur la vague écumeuse, et roque vers des rivages désirés.

Tel est, Messieurs, l'image de la vie ! Tantôt l'ouragan des passions vient tracer dans le cœur de l'homme de ces plaies profondes, toute consolation semble vous être refusée, pas une parole amie vous est adressée, vous vous désespérez, lorsqu'une brise rafraîchissante vient jeter un baume sur votre cœur ulcéré et fermer les traces d'hier. Qui, Messieurs, sur le chemin de la vie, lorsqu'on s'arrête pour regarder en arrière on y voit bien des misères. Il est des jours de tristesse ; mais aussi il en est qu'on n'oublie jamais, qu'on se rappelle avec bonheur et qu'on aime à répéter comme un refrain joyeux dans la triste complainte de nos chagrins.

Pour moi si j'ai eu quelques misères j'eus bien aussi mes récompenses et je suis heureux de le constater, je les dois à vous. Permettez-moi de profiter de l'occasion pour vous dire combien j'ai été sensible à toutes ces marques de sympathie. J'ai été heureux à mon retour de trouver des amis qui venaient au seuil de ma carrière me tendre la main pour m'aider à marcher avec eux dans les sentiers de l'honneur, pour lutter avec eux contre les principes affreux qui ont fait tant de ravages

dans le vieux monde et qui font tant de progrès ici. Oui, serrons nos rangs pour combattre ceux qui ont l'audace de porter une main sacrilège contre tout ce que nous avons de plus cher, contre notre nationalité dont le principal élément est la religion, nous la défendrons pas à pas cette nationalité que nous a légué un héros sur les plaines d'Abraham. Nous lutterons en admirant les grandes figures de notre histoire, dont les noms sont inscrits dans les replis de notre vieux drapeau fleurdelisé. Nous la défendrons cette nationalité chérie basée sur la religion pour laquelle nos pères ont enduré tant et de si longues fatigues, pour laquelle un si grand nombre d'entr'eux ont généreusement sacrifié leurs vies sur les champs de bataille et dans ces guerres terribles contre des sauvages plus terrible encore; nous la défendrons et nous la maintiendrons en nous souvenant que non-seulement nos pères et leurs compagnons sont morts en héros pour elle; mais que pour elle aussi ils ont été apôtres et martyrs. Nous serons soutenus dans ces luttes par la conviction que notre nationalité ne peut périr et que ce n'est pas sans de grands desseins que la Providence a planté, il y a quelques trois cents ans, sur le sol d'Amérique quelques familles éparses, quelques faibles rejetons de la grande nation qui ont grandi et prospéré d'une manière étonnante en dépit de tous les obstacles et de toutes les entraves, et nous aurons ainsi la douce conviction que si le dernier coup de canon lancé sur la citadelle de Québec fut un glas à la domination française il ne fut pas un adieu à notre nationalité. Et après avoir combattu, nous mourrons s'il le faut sur la brèche, laissant à nos descendants des noms dont ils n'auront jamais à rougir.

Discours prononcé par M. Hector Fabre, rédacteur-en-chef du *Canadien*, dans la séance publique de l'Institut Canadien-Français, à Montréal, le 13 novembre 1863.

Mesdames et Messieurs,

En acceptant l'invitation de mes amis de l'Institut, en m'arrachant aux douceurs de la capitale pour venir vous ennuyer peut-être durant un quart d'heure à cette tribune, j'ai compté sur votre bienveillance à double titre: à titre d'ancien protégé et à titre d'humble étranger, envers qui vous voudrez bien, j'en suis sûr, exercer la plus cordiale hospitalité. Vous suivrez, en m'écoutant avec indulgence, que votre sympathie ne délaisse pas sur la terre étrangère ceux dont elle a protégé les débuts et que vous les revoyez toujours avec plaisir au sein de la patrie; et vous démontrerez surtout en témoignant de l'indulgence à un Québécois d'adoption que vous n'avez, contre les Québécois en général, aucun des préjugés et des antipathies qu'on vous attribue.

C'est votre indulgence que je dois surtout solliciter, Mesdames. La dernière fois que j'ai porté la parole à cette tribune, j'ai eu le malheur de vous déplaire et, depuis lors, je dois vous l'avouer, le remords de ma faute a souvent troublé mon repos et empoisonné mon existence; j'aime à croire que mes longues souffrances et mon profond repentir me mériteront un tardif pardon.

En me retrouvant au milieu de mes amis et dans cette salle familière à ma voix, je ne dirai pas que je me sens attendri, vous ne me croiriez pas; mais j'éprouve le besoin de rappeler le souvenir de toutes les soirées amusantes ou ennuyeuses, mais amicales que nous y

avons passées à discuter tout, avec ou sans étude; les destinées du monde et les règlements de la corporation, la Pologne et le gouvernement responsable, le rappel de l'Union et la destitution de Napoléon III. Je frémis bien un peu en songeant au nombre des discours inutiles que nous y avons prononcés, mais nous n'avons fait après tout que suivre les mauvais exemples donnés par le Parlement de notre pays. Où, en effet, parle-t-on davantage et plus mal que dans le Parlement de notre pays! Je regrette bien aussi que nous n'ayons pas travaillé davantage, que nous n'ayons pas mérité de vous voir en plus grand nombre à nos séances, que nous n'ayons point réussi plus fréquemment à arracher plus de jeunes gens aux fascinations de la paresse et plus de gens graves aux délices du *whist*. Mais je me console en songeant que nous avons passé souvent ici des soirées agréables, que nous avons parfois intéressé nos rares fidèles et patients auditeurs; je crois que nous n'aurions point toujours perdu à être écoutés lorsque grondait la logique de mon excellent ami, M. le Président, ou lorsque pétillait la verve entraînant et l'esprit intarissable de l'homme estimé que je regretterais de ne plus voir dans le fauteuil présidentiel, s'il n'y était si dignement remplacé, j'ai nommé M. Regnaud. Mais je ne puis laisser passer cette occasion sans témoigner au membre le plus dévoué, à l'orateur le mieux écouté et le plus applaudi de cette société la reconnaissance de la jeunesse studieuse dont il aime à partager toutes les luttes, que son expérience guide tandis qu'il s'identifie avec elle par la jeunesse de son imagination et de son cœur. Je ne puis oublier qu'il m'a fait l'honneur de me choisir pour son adversaire ordinaire, qu'il a souvent délaissé ses opinions les plus chères pour le simple plaisir de me combattre, et que, d'habitude vainqueur, il a parfois poussé l'amitié que j'ai su lui inspirer jusqu'à me ménager durant le combat et à m'en laisser les frivoles avantages.

Pour vous exciter à excuser les défauts de cet Institut, à lui pardonner ce qu'il n'a pas fait et les parties de sa mission qui n'ont point été accomplies, rappelez-vous les services qu'il a rendus à son origine à la cause nationale et religieuse; rappelez-vous qu'il a tenté une œuvre pleine de difficultés et de périls, l'œuvre de la conciliation de la liberté et du frein religieux, qu'il a demandé tout le bien qu'il pouvait faire à l'initiative laïque, non, Dieu merci! par défiance pour le clergé qu'il entoure de vénération et d'honneur et dont en toute occasion il a cherché les conseils, mais pour tenter la liberté jusqu'à sa dernière limite, pour exercer de l'influence sur ceux qui prennent ombrage de la moindre apparence de discipline et surtout pour habituer notre génération à compter sur elle-même et à se considérer comme aussi obligée à défendre les principes religieux que leurs défenseurs réguliers. L'exemple de ces laïques distingués qui, en Europe, forment une légion à part parmi les défenseurs de l'ordre religieux et de la liberté, nous a tentés et nous avons voulu le suivre de loin.

Et ici me permettez-vous de pousser la franchise plus loin encore et de vous dire toute ma pensée? Je viens d'une ville où il n'y a pas en pleine activité, et je crois que c'est une très-regrettable lacune, une seule société du genre de celle-ci, comme le Cabinet de lecture, ou l'Union catholique, ou l'Institut des Lois, ou....., etc. Je ne sais si je me trompe et si je juge

déjà les choses trop au point de vue Québécois, mais je trouve qu'en revanche Montréal possède trop de sociétés de ce genre et en général trop d'associations. Il me semble que quelques mesures devraient être prises d'un commun accord entre les membres influents de ces sociétés pour en diminuer le nombre, pour en fondre quelques-unes ensemble. Je sais que chacune de ces sociétés a son influence particulière et comme sa spécialité morale, mais je sais aussi qu'elles se nuisent entre elles, que le public est fatigué d'être sollicité et tiraillé en tous sens, qu'une foule d'œuvres sérieuses, que chacune d'elle est trop faible pour entreprendre et que toutes ensemble elles pourraient accomplir, sont laissées de côté, que le temps, le zèle et l'argent que l'on met à rassembler des membres ou des meubles, à rédiger des règlements, à arranger le local, en un mot, à fonder et à entretenir chaque société, mis à la disposition d'une seule pourraient réaliser des résultats bien plus considérables que ceux qu'on atteint maintenant. Voilà sept ou huit ans que nous travaillons chacun de notre côté et nous n'avons encore ni une chaire, ni un tableau, ni un livre, ni une publication littéraire complète, ni même une bibliothèque. Au train où nous y allons, pardon ! où vous y allez, vous autres Montréalais, vous resterez avec quelques bibliothèques de poche, mais sans une grande bibliothèque publique. Malheureusement, tous les fondateurs de société portent à leur œuvre un amour trop ardent et trop jaloux ; chacun croit que son association est la meilleure, l'indispensable, la seule, et tire sans merci sur la bourse et le zèle du bon public, qui s'impatiente un peu, mais finit par donner beaucoup de tous les côtés sans donner assez à une société pour la mettre en état d'opérer le bien qu'elle a en vue. Tout ce qui n'est pas donné à une société est considéré par les organisateurs de cette société comme non-venu, ils désirent ignorer les choix peu judicieux qu'a pu faire votre générosité, ils ne veulent pas songer, ce n'est point leur affaire, que vous avez donné hier et que vous donnerez demain ; mais ils ne comprennent pas que vous ne sentiez pas que leur œuvre est au-dessus de toutes les autres et que c'est pour elle qu'il convient de se dépouiller.

Je crois que, quant aux sociétés littéraires du moins, quelque chose devrait être tenté pour amener une fusion de tous ces éléments faits pour s'unir, et pour porter sur un point principal les efforts trop disséminés aujourd'hui.

J'ai insisté trop longtemps peut-être sur ces considérations, qui m'ont paru de circonstance ; j'arrive aux observations d'un ordre plus général que je désire vous soumettre.

Pendant que les vieilles générations rongées par le temps tombent pièce à pièce, que le passé rappelle ses représentants atardés et achève de former dans le lointain sa masse imposante, l'aurore se lève et la vie s'ouvre pour de nouvelles générations avides de vivre, impatientes d'agir, prêtes à s'élancer dans les voies qui leur seraient ouvertes et à forcer celles qui leur seraient fermées. Entre ces deux larges divisions, s'agitent les générations actuelles dont il ne faudrait pas dire trop de bien de peur de mentir, ni trop de mal de peur de médire et parce que nous en sommes plus ou moins, qui conservent tant de traces magnifiques des sources d'où elles sortent, des exemples et des enseignements qu'elles ont reçus, mais en qui s'est glissé pour-

tant trop d'éléments nouveaux et pervers, en qui se sont formées bien des plaies secrètes et profondes. Il y a bien dans notre société à peu près tout ce qui s'y trouvait autrefois, mais des précipices se sont ouverts sous nos pas. La somme de bien n'a pas diminué, mais le mal a augmenté, le niveau général a baissé, le caractère national s'est altéré et mêlé. Il y a toujours une foule de bons citoyens, de grands citoyens même, mais ils sont en plus petit nombre et plus désunis. Je n'ai besoin que de jeter les yeux autour de moi pour voir des bons citoyens, des grands citoyens, des représentants de l'antique probité, de l'antique patriotisme ; mais je ne serais pas longtemps hors de cette salle avant d'en rencontrer de mauvais. Le foyer est resté brûlant, éclatant, mais que de rayons sont faussés, et ne jettent ni lumière ni chaleur !

Autrefois nous combattions pour notre liberté ouvertement menacée par une ligue de tyrans et de traîtres. On connaît la grande épopée de cette lutte mesurée à la haute taille de nos pères, soutenue pendant un demi-siècle sans relâche et sans faiblesse, avec un incomparable éclat, en pleine lumière et en pleine gloire, par des générations viriles qui ne tiraient de secours que d'elles-mêmes, d'énergie et d'ardeur que des transports impétueux que les péripéties de la lutte excitaient dans leurs cœurs pleins d'un violent patriotisme. Ils ignoraient les jolis petits sentiers que nous avons tracés depuis pour nous éloigner tout doucement des rudes chemins du devoir. La sève de dix générations semblait s'être concentrée dans ces athlètes d'élite et le cœur de la France battait, à certains jours, dans le sol de la patrie volcanisée par le patriotisme. C'était le beau temps après tout, le temps où l'on vivait largement, où l'on respirait à pleins poumons dans la lutte et le danger. Les escarmouches ont remplacé les grandes batailles.

Nous sommes divisés à l'infini, quelquefois par des opinions sincères, souvent par des préjugés et de mesquines jalousies. Nous aimons notre pays sans doute, mais nous aimons en même temps tant d'autres choses, à commencer par nous-mêmes, que cet amour se trouve noyé et nullifié. Toute la partie bruyante du patriotisme, partie excellente mais secondaire, telle que grandes phrases, drapeaux, démonstrations, nous entraîne volontiers, mais l'action patriotique nous trouve plus froids et plus distraits. Chacun s'enferme dans une idée favorite, dans une rancune, un préjugé, et n'en veut plus sortir. On porte même dans les œuvres nationales son mot d'ordre et son costume de partisan, on surveille et l'on critique encore plus son voisin que l'on ne combat son adversaire.

La poussière que soulève nos mesquines querelles obscurcit l'horizon, et nous cache la nationalité. Dans nos luttes intestines toutes les armes sont bonnes, pourvu qu'elles fassent des blessures profondes ; tous les coups sont bons, pourvu qu'ils soient mortels, fussent-ils atteindre la patrie à travers un parti !

La mission de l'Institut Canadien-Français, c'est de tenir la nationalité constamment en vue, au-dessus des luttes transitoires ; c'est d'offrir un terrain neutre ou l'empire des partis cesse, où l'on puisse oublier les dissentiments passés, les fautes respectives, sacrifier quelques préférences et quelques idées secondaires, pour s'unir et s'entendre ; c'est d'appuyer, de soutenir ou de créer tout ce qui peut conserver nos forces ou les augmenter, c'est de protéger tout ce qui est en péril, c'est d'effacer

tout ce qui lutte contre le bien ; c'est exciter les générations actuelles au devoir lorsqu'elles l'oublient, et de former les générations nouvelles sur le modèle du passé, sur le modèle agrandi, aussi solide et aussi pur, mais plus brillant et plus varié.

Les sociétés littéraires auront, Mesdames et Messieurs, une grande influence sur notre avenir. C'est elles qui forment en grande partie, ici du moins, le caractère des générations qui vont bientôt s'emparer de la direction de la société, et rien ne doit être épargné pour les rendre plus sérieuses et plus utiles.

Il me semble qu'il est un symptôme alarmant qui ne frappe point assez l'esprit public, c'est l'abaissement de notre niveau politique. Plus nous allons, plus la qualité de l'homme politique baisse parmi nous. A l'heure qu'il est tous les électeurs veulent être députés et tous les députés veulent être ministres. Derrière les quelques hommes publics qui sont en vue aujourd'hui, il n'y a rien ; l'on ne voit point encore poindre leurs successeurs et le choix du pays est de plus en plus restreint.

Vous ne connaissez pour la plupart, Mesdames et Messieurs, le monde parlementaire que parce que vous en disent les journalistes. Or, les journalistes sont condamnés par état à gazer ou à grossir la vérité, à démolir les hommes publics ou à les porter aux nues, à dissimuler les pieds d'argile de leurs idoles et à faire ressortir les taches des faux-dieux qu'honorent leurs adversaires. Heureux ceux qui changeant d'amis peuvent dire tour à tour la vérité à tout le monde et après avoir dit à leurs alliés d'aujourd'hui toutes les innocentes malices qu'ils méritent, dire maintenant à leurs anciens amis toutes celles qu'ils méritent également, de manière à ce qu'aucun des deux tableaux ne soit complet, mais de manière à ce que les deux réunis contiennent à peu près tous les ridicules qui décorent notre monde politique ! Heureux ceux qui ne sont point obligés de recommencer toujours les mêmes caricatures sur la même feuille, et à qui il est donné de se venger des ennemis ou des dégoûtés que leur ont causés quelques-uns de leurs anciens amis, en les faisant cuire au petit feu qu'ils avaient allumé ensemble pour griller un peu l'épiderme de leurs communs adversaires !

Je voudrais seulement soulever en passant un coin du voile qui couvre la scène parlementaire et que tous les partis ont intérêt à ne point lever entièrement devant le public. Je veux vous laisser vos illusions politiques, si vous en avez, en ne vous disant ce que quelques jours d'observation découvrent aux simples spectateurs. J'imagine qu'un de ces bons et honnêtes électeurs comme il en reste encore quelques-uns, serait médiocrement édifié s'il assistait à une de ces longues séances où tous les orateurs parlent pour tuer le temps et pour retarder le vote, où les pupitres transformés en orchestre accompagnent la voix des orateurs d'une musique criarde mais enivrante, pendant qu'une grêle de boules de papier et les coussins des fauteuils volent de droite à gauche et de gauche à droite ne respectant que les têtes des chefs, et qui finissent invariablement par la *Clair Fontaine* et la *Marseillaise*, chantées d'une voix fausse et avec une prononciation anglaise. Ce consciencieux électeur sortirait de cette séance un peu effrayé pour l'avenir de son pays et il est à craindre qu'il s'abstiendrait à l'avenir d'envoyer un musicien politique à l'orchestre parlementaire.

Il aurait tort jusqu'à un certain point pourtant ; les accessoires ridicules du système lui cacheraient le mérite du système lui-même, et il ne comprendrait pas que toute cette mauvaise comédie soulage les artistes préposés à la bonne ou la mauvaise législation. C'est un des défauts du système représentatif anglais qu'il faut accepter à cause de ses autres mérites, que cette habitude des longs discours, des éternelles redites, des séances consumées à attendre un vote. L'homme le plus utile à son parti dans ces occasions, c'est l'homme toujours prêt à parler, toujours en veine d'arguments et qui les dépense lentement de façon à remplir quelques heures. Lorsque, les partis se reprochent mutuellement leurs peccadilles, ils sont injustes les uns envers les autres et ne sont point sincères ; chacun à leur tour, ou tous ensemble, ils ont recours aux mêmes moyens et ne s'en scandalisent que lorsqu'ils leur nuisent.

Le plus grand défaut du système anglais et son infériorité vis-à-vis du système français, c'est de faire trop bon marché de la forme. Ce qui élève la tribune française, ce qui lui assure le premier rang dans le monde, c'est que c'est déjà une distinction que d'y monter, c'est qu'il faut avoir quelque chose à dire et savoir le dire pour oser monter. Aux États-Unis, en Canada, tout le monde parle, surtout ceux qui ne savent pas parler, et le goût public ne met pas un frein aux écarts oratoires. L'improvisation est la règle, la préparation est l'exception.

J'attribue en grande partie pour ma part à ce défaut de la forme l'abaissement de notre niveau politique. En Angleterre le niveau est maintenu par l'élévation même de la société. En Canada n'ayant point cet appui il tombe au-dessous du niveau social. La forme étant inutile pour parvenir, l'étude devient inutile pour se maintenir. En général, nos hommes publics ferment leurs livres à leur entrée en parlement et croient pouvoir se dispenser de se tenir au courant des grandes questions européennes autrement que par les sommaires télégraphiques. Aussi leur carrière est-elle fermée, leur talent commence-t-il à décroître à l'âge où en Europe les hommes publics atteignent leur perfection. Là on aspire toujours plus haut, on monte sans cesse ; ici il semble que les aspirants à la vie publique reçoivent en même temps de leurs électeurs un mandat et un brevet d'hommes d'état.

Nos hommes publics en négligeant les grandes sources où s'abreuve le génie européen, se condamnent à rester stationnaires et la fin de leur carrière est ordinairement au-dessous du commencement. Beaucoup d'entre eux débutent comme des jeunes gens de talent, et finissent, faute d'efforts constans et de labeur incessant, comme des fruits secs.

Le véritable défaut de notre pays, c'est la paresse intellectuelle. Il n'y a pas de pays au moins où l'on travaille si peu ; je ne dis pas pour gagner de l'argent, mais pour s'instruire, et il est inouï que quelqu'un y soit mort d'avoir trop travaillé. La lecture même est mise au rang des travaux forcés et des peines capitales.

Là est le principal danger de notre situation présente et le danger que les sociétés comme celles-ci doivent travailler à faire disparaître. Nous avons en abondance, des cabaleurs d'élection, mais nous n'avons point assez d'hommes politiques sérieux.

La plupart des fautes qu'on qualifie des noms les plus outrageans, sont des fautes d'administration et tant

qu'on n'aura pas à la tête des divers ministères des spécialités elles se renouvelleront, et nous ne sortirons pas de l'ornière.

S'il est une chose hors de doute, c'est qu'une nouvelle époque va s'ouvrir pour ce pays, c'est que nous allons être jetés bon gré mal gré, dans le courant impétueux qui emporte les peuples de ce continent vers des destinées nouvelles, c'est que nous allons sortir de notre obscurité coloniale pour monter sur la scène du monde. Nos hommes publics vont avoir à se mesurer avec les grandes questions, et l'on ne peut songer sans inquiétude comment ils s'en tireront, et surtout comment ils nous en tireront. Ce ne sont pas des questions de parti ou des rivalités personnelles que nous allons avoir à régler, mais des questions nationales; ce ne sont plus des déplacements d'employés, mais des déplacements de puissances que nous allons subir. Les problèmes politiques de l'Europe vont émigrer en Amérique, de nouveaux problèmes vont surgir; et ce sont les hommes politiques qui sauvent les peuples. Il faut que les générations actuelles se préparent à la hâte aux grandes circonstances, il faut que nous improvisions des hommes politiques, des diplomates et des soldats, afin que, quoiqu'il arrive, notre nationalité soit sauvée, que notre vieux drapeau arrive le premier au but et qu'une grande victoire couronne les obscurs combats que nous soutenons depuis un siècle.

UNION CATHOLIQUE.

Lecture prononcée par M. J. A. Genand devant l'Union Catholique, à Montréal, le 15 Novembre 1863.

Messieurs,

Un membre du Parlement Anglais pour l'Irlande s'écriait, il y a quelques mois: "En montant sur le trône, la Reine Victoria a trouvé en Irlande huit millions de sujets; aujourd'hui elle n'en a plus que cinq millions: honneur au gouvernement de la Reine!"

En lisant dernièrement ces étranges paroles, rapportées dans le compte-rendu des séances du Parlement Britannique, j'ai été frappé de stupeur; je me suis demandé si vraiment l'Irlande en était rendue à ce point de décadence? Mes recherches m'ont amené aux quelques réflexions que je vais avoir l'honneur de vous présenter: elles ne m'ont, hélas! prouvé que trop la triste vérité des paroles de l'orateur.

Il y a — dit avec raison un auteur contemporain — il y a des questions de morale et d'humanité qui sont éternelles, dont la grandeur ne périt jamais et qui, indépendantes des temps, des lieux et de la fortune des États, survivent aux grandes comme aux petites querelles des empires. On ne saurait mieux étudier ces questions d'humanité que chez les peuples malheureux, ces questions de morale que chez les peuples dont le malheur est une injustice.

Or, qui nommera un pays plus infortuné que l'Irlande? Qui citera un peuple dont la misère soit moins méritée? Le spectacle d'une population de cinq à six millions d'hommes subissant, de notre temps, en plein XIX^{ème} siècle, toutes les tortures d'une famine annuelle et tous les supplices d'une misère qui n'a point son égale, ne suffit-il pas pour toucher profondément tous ceux auxquels rien d'humain n'est étranger? Est-ce qu'il n'y a pas au fond de toutes les âmes généreuses une corde sympathique qui répond à toutes les douleurs de l'humanité? Est-il besoin d'être Irlandais ou Anglais

pour compatir à tant de souffrances: ne suffit-il pas, pour cela, d'être catholiques!...

Messieurs, je ne me suis sans doute pas trompé, je n'ai pas préjugé de vos bonnes dispositions, lorsque je me suis dit que vous accueilliez favorablement l'exposition de la situation actuelle de l'Irlande. L'esprit de l'Union Catholique est trop essentiellement chrétien pour que je me permette de croire qu'elle veuille repousser une question d'humanité aussi importante que celle-ci.

1

L'histoire de l'Irlande, en effet, est l'histoire d'une lutte acharnée, opiniâtre: lutte d'une nation qui n'a pour elle que la foi dans sa Religion, la constance dans les dangers, le courage en face des tourmens et de la mort, contre une autre nation qui ne paraît connaître que cette devise des anciens Gaulois: *vix victis!* malheur aux vaincus!

Souffrance et douleur sont inséparables du passé comme du présent du peuple Irlandais.

Ça été l'invasion d'abord. L'Irlande vivait heureuse sous les princes qu'elle se donnait; mais de terribles dominateurs, devenus ses voisins par la conquête, ont soudain jeté les yeux sur les plaines de la verte Erin; ils s'avancent, suivis d'innombrables hautillons; les guerriers de l'Irlande se lèvent aussi, "braves à pied et à cheval" comme disent les vieilles chroniques. Mais, que peut la valeur contre la force brutale et la soif de la domination secondées par l'astuce? L'Irlande est vaincue: elle courbe la tête sous le joug qui l'accable. Alors s'ouvre pour elle une longue ère de malheurs, toute entière remplie par les violences de ses oppresseurs.

L'Irlande, enchaînée, n'avait plus à elle que sa Religion. Mais voici que les vainqueurs ont renié les saintes traditions de leurs pères; aux pieds des autels ils ont égorgé leurs évêques et leurs prêtres; les vaincus n'auront plus de prêtres, plus d'autel! Liberté politique, liberté religieuse sont à jamais perdues pour l'Irlandais: il ne pourra plus désormais que mourir, en offrant sa vie à son Dieu pour sa patrie!

Il mourait ainsi au temps d'Elizabeth... aujourd'hui il meurt encore!...

Pourquoi? pourquoi une population qui, en 1841, était de 8,175,000 habitans, n'est-elle plus, en 1861, que de 5,764,000; pourquoi l'Irlande a-t-elle en ce moment 2,410,000 habitans de moins qu'il y a vingtans?

Pourquoi? — C'est qu'une nation qui est ensemble travaillée par deux fléaux tels que la famine et l'émigration, ne peut que décroître dans cette terrible proportion. Sur vingt Irlandais, cinq ou six meurent de faim, autant émigrent, et le reste végète tristement, jusqu'au jour où il faut succomber enfin à tant de douleurs et de misères.

Un peuple qui meurt de faim semble une fiction digne à peine d'avoir sa place dans une épopée, pour augmenter l'intérêt qu'on porte, par exemple, aux malheureux habitans d'une ville assiégée. Une nation continuellement rongée par les tourmens de la famine, une nation chaque jour décimée parce que les premiers alimens lui manquent, cela ne se conçoit pas aux temps où nous vivons.

Et cependant, je n'avance rien qui ne soit vrai.

Je n'en veux pour preuve que ce qui se dit, que ce qui s'écrit à tous momens sur l'Irlande, d'après les rapports et les documens officiels. C'est dans un de

ces documens que j'ai puisé les chiffres que je vous citais il y a un instant.

Où donc est la cause de la famine?—Je vais tenter de vous la faire voir, en m'aidant de quelques citations.

Le peuple Irlandais se nourrit presque exclusivement de pommes de terre : il est obligé de vendre son blé pour payer rente au propriétaire. "Or,—dit M. de Beaumont dans son histoire de *l'Irlande sociale, politique et religieuse*—un jour est venu où cette racine, seul aliment de huit millions d'hommes, est atteinte d'une maladie qui la fait mourir. Un cri s'élève dans toute l'Irlande, répété dans l'Angleterre et dont l'écho retentit dans le monde entier : La pomme de terre est malade en Irlande. Ce cri voulait dire : l'Irlande va mourir de faim !"

Voilà la cause.

Voyons maintenant les conséquences.

"En 1850,—dit M. Senior, dans un rapport général du recensement en Irlande—après la maladie des pommes de terre, la population était diminuée de moitié, et ce qui restait offrait l'aspect de la misère et du désespoir."

Et l'Irlande souffre en silence. Ah ! si, un jour, les habitans d'une ville se lèvent et commencent une procession lugubre, précédée d'un drapeau noir, faut-il s'en étonner ? Et si ces paroles : "Je puis supporter la faim et me résoudre à mourir ; mais, mes pauvres enfans ! à cette pensée, mon cœur se brise, ma tête s'enflamme ;" si ces paroles, dis-je, échappent aux lèvres d'un fermier du comté de Clare, devons-nous chercher plus longtems la raison de ces plaintes sinistres ?

A-t-il été répandu une larme sur tant de tristesses ? Des secours sont-ils venus ranimer ce peuple plongé plus d'a-moitié dans la tombe ?

Soyons juste. L'Angleterre, pour un moment, secoua son grossier égoïsme. Elle vota, décréta les remèdes nécessaires au mal... Il était trop tard !

Lorsqu'un fléau comme celui-là est venu fondre sur une nation, il la presse, il l'étouffe, il l'étreint, et ne la quitte qu'au jour où la mort est venue lui arracher sa proie, après la lui avoir encore trop longtems disputé.

C'est ce qui se passait en Irlande. Aussi bien, ce spectacle nous paraît un grand enseignement. Dieu, ce semble, veut nous montrer par là jusqu'où peuvent aller les misères d'un peuple que son bras veut éprouver ; mais il permet que dans ses extrémités, l'Irlande se souvienne de sa foi, du seul bien qu'on n'a pas pu lui ravir. Si elle le perdait, il n'y aurait plus ni frein à son désespoir, ni mesure à sa vengeance.

II

Mais arrivons à la plus terrible conséquence de la famine.

Voyez-vous ces longues files de malheureux en haillons qui se traînent sur les frontières de l'Irlande. Pourquoi ces cabanes désertes ? pourquoi ces huttes qui n'abritent plus la famille du laboureur ? Par-delà des mers, sur des plages inconnues, sont jetés pêle-mêle des êtres ressemblant plutôt à des spectres qu'à des hommes vivans : est-ce donc pour mourir sur le rivage inhospitalier qui les a reçus ? C'est le seul sort que doivent attendre la plupart de ces malheureux. Mais les autres, ceux qui ont encore conservé un souffle de vie : que sont-ils ? des déportés, des exilés ? Oui, car l'Exode de la nation irlandaise n'est pas l'émigration.

Le peuple qu'on force à quitter sa patrie, n'est pas le peuple qui, volontairement, va chercher sur la terre étrangère des jours meilleurs, le peuple qui veut attendre le temps où son pays verra renaître son antique splendeur. Dans l'Exode celtique, l'Irlandais quitte son sol natal sans esprit de retour.

Que de tristes détails — d'autant plus déchirans qu'ils sont plus froidement donnés—nous offre la lecture de l'histoire de ce peuple malheureux ! Ici encore recourons aux documens officiels.

De 1841 à 1861—dans l'espace de vingt ans—le nombre des émigrans a été de 2,552,000 âmes. Dans la seule année de 1861, il est encore parti de l'Irlande plus de 66,000 hommes. Le chiffre de 1862 n'est pas encore officiellement publié, mais il se rapproche de celui de l'année précédente ; et, d'après les apparences, suivant une opinion que j'ai raison d'accepter, cette année 1863 ne s'est pas annoncée comme devant être en retard sur les autres !

Véritablement, Messieurs, est-ce que ces chiffres ne sont pas lamentables ?

Mon intention n'est pas de vous dépeindre les scènes de désolation qu'a vu depuis vingt ans la triste Irlande : je n'ai pour cela ni le tems convenable, ni le talent nécessaire. Au reste, des pages éloquentes ont été écrites qui ont su redire avec douleur et vérité les souffrances de cette malheureuse nation : c'est de leur lecture que je me suis inspiré, et c'est l'occasion qui m'a été donnée de prendre connaissance de certains documens officiels qui m'a suggéré ces réflexions.

III

Combien de gens se rencontrent tous les jours, qui disent avec un superbe sang-froid : les Irlandais ont certainement, par leurs infortunes, droit acquis à notre pitié ; mais, au demeurant, c'est un triste peuple ! On n'entend continuellement parler que de crimes, d'assassinats commis en ce pays.

Notre dessein n'est pas de nier qu'il ne se soit passé, qu'il ne se passe encore en Irlande bien des scènes sanglantes : ce serait nous mettre en trop grande contradiction avec l'Histoire et les faits ; nous ne prétendons pas non plus justifier ceux qui se sont rendus coupables : mais nous nous bornerons à indiquer deux causes qui, suivant nous, tendent à rendre les attentats plus fréquens.

Ces deux causes sont : le désespoir d'abord, ensuite et surtout les sociétés secrètes.

"Je suis sur cette terre, dit le fermier Irlandais ; c'est moi qui l'ai créée telle qu'elle est ; j'y resterai ou je tueraï celui qui viendra m'en chasser."

Et le jour arrive où l'on veut arracher ce malheureux à cette terre qui l'a vu naître, à ces champs qu'il ensemença et qui le nourrissent ; alors il se lève, et, le poignard à la main, il se précipite sur son maître devenu son oppresseur.

Voilà l'œuvre du désespoir !

Et s'il arrivait que cet homme, se plaisant à écouter le cri de sa conscience, suspendit un instant l'ardeur de sa colère, les sociétés secrètes sont là pour le forcer à ne plus connaître que le moyen le plus prompt pour assouvir sa vengeance.

Ah ! sachons-le bien, Messieurs : la Révolution est en germe en Irlande ; le jour où le germe se développera, qu'advientra-t-il ? Nous l'ignorons, ou plutôt... En ce

moment, nous voudrions seulement qu'au lieu d'accuser l'Irlande comme on l'a fait il n'y a pas encore longtemps en ce pays, on la plaignît quelquefois; nous voudrions qu'on se dit que la cause de ses malheurs n'est pas toute à elle; nous voudrions qu'on cherchât surtout ce qui pourrait remédier aux tourmens d'une nation aussi fortement ébranlée.

IV

On sent certainement une grande tristesse de cœur à la pensée de tant d'infortunes; mais, au milieu de cette amertume, il y a peut-être place pour l'espérance! Serait-ce donc une si étonnante utopie que de s'imaginer qu'un jour, pourrait vivre à côté de l'Angleterre, un peuple dépendant d'elle, nous le voulons bien, mais heureux toutefois, et jouissant d'une douce liberté?

Liberté religieuse d'abord. L'Irlande, je ne vous l'apprends pas, Messieurs, est essentiellement Catholique: elle ne veut, ne peut être et ne sera jamais que Catholique. En voici la preuve que je puise encore aux documens officiels: aujourd'hui, malgré les efforts inouïs de la propagande et de la domination protestantes, sur les 5,764,000 habitans auxquels l'Irlande est réduite, on en compte 4,490,000 de catholiques, 678,000 de protestans et 596,000 de dissidens. Eh! bien, que disent des chiffres aussi éloquens? Ils proclament que la foi catholique est si fortement enracinée au sein de cette nation, qu'au jour même où la persécution religieuse sévirait plus encore, au jour où plus de menaces seraient faites aux Catholiques Irlandais, où plus de bibles seraient distribuées, plus de temples érigés, le Protestantisme ne ferait pas en moyenne un plus grand nombre de prosélytes. Ah! plaise au ciel d'accorder à l'Angleterre assez de bon sens pour qu'elle reconnaisse enfin que l'Irlande ne doit être que Catholique.

Après avoir accordé à l'Irlande la liberté religieuse, l'Angleterre lui concéderait la liberté politique. Il fut un tems où l'Irlande avait, malgré sa dépendance, ses institutions libres. Comme l'Angleterre, elle possédait tous les droits qui constituent la liberté civile. Elle avait un vice-roi, quatre Cours souveraines de justice portant, comme en Angleterre, les noms de Cour du Banc du Roi, Cour de l'Échiquier, Cour des plaids communs, et Cour de Chancellerie. Elle avait son Parlement; même division en comtés, mêmes représentans de l'autorité souveraine.

Or, il plaît un jour à la fière Albion d'abolir le Parlement Irlandais et de consommer, par le traité de 1800, l'Union Législative de l'Irlande et de l'Angleterre. L'Irlande n'aura plus de Parlement: ses représentans à la Chambre des Communes d'Angleterre seront protestans!

L'organisation de la justice est la même dans les deux pays, mais quelle différence dans ses arrêts! En Angleterre, malgré les quelques traditions féodales qui sentent encore la barbarie, la justice criminelle est cependant doucement rendue. Tout accusé trouve dans ses juges la plus parfaite impartialité: les jurés sont choisis avec équité et s'acquittent consciencieusement de leur ministère.

« Voyez, au contraire, — nous dit M. de Beaumont, dans l'excellent ouvrage que j'ai déjà eu occasion de citer — voyez qu'elle est en Irlande la condition de tout accusé... Supposez un pauvre catholique Irlandais, arrêté sous l'inculpation d'un crime: non d'un crime politique qui serait propre à exciter chez les magistrats les

plus violentes passions, mais d'un délit ordinaire, par exemple d'un vol; devant qui le conduit-on, dans ce premier moment si grave où le salut et la ruine du prévenu dépendent quelquefois du moindre soin comme de la plus légère négligence, d'un indice recueilli ou perdu? On le mène devant le Juge de Paix voisin, grand propriétaire protestant. Or, pensez-vous que ce juge de paix devant lequel comparait le pauvre Irlandais constatera aussi soigneusement les preuves d'innocence que les indices de culpabilité? Pensez-vous que si, pour obtenir sa liberté provisoire, l'inculpé offre une caution, ce juge sera aussi enclin à l'accueillir que si le prévenu était un protestant?.....

« Cependant, l'instruction se poursuit: il dépend du juge qu'elle soit prompte ou lente; mais comment celui-ci montrerait-il une grande ardeur à l'accélérer lorsque la sympathie ne l'y porte pas; lorsque, remplissant des fonctions gratuites, il n'a pas d'intérêts matériels à déployer du zèle; et lorsque, d'un autre côté, n'étant soumis à la surveillance d'aucun supérieur, il n'a dans sa conduite ni éloges à attendre, ni censure à redouter? On conçoit que dans cette situation il lui arrivera d'oublier le *papist* qui, après tout, sera en sûreté sous les verrous. A la vérité, l'enquête, retardée par négligence, ne sera point prête pour l'ouverture des assises ou des quartiers de sessions; mais qu'en résultera-t-il? C'est que l'affaire sera remise à trois, peut-être à six mois, et le prévenu en sera quitte pour passer ce temps en prison, où il attendra le jour du jugement.

« Ce jour arrive enfin, cent ou cent cinquante jurés ont été réunis par le shérif; mais d'abord ce shérif protestant n'a choisi, sauf quelques rares exceptions, que des jurés protestans. Sur ces cent jurés, douze vont être appelés à rendre la justice du pays: le tirage se fait; le nom d'un juré catholique est-il par hasard prononcé, l'avocat de la Couronne le réclame aussitôt. Voilà donc l'accusé placé en face de douze jurés protestans, gens riches, et qui sont autant ennemis de sa classe que de son culte. Maintenant, on le demande, quelle impartialité peut espérer un accusé qui dans chacun de ses juges aperçoit un adversaire politique ou religieux?... Pour moi, j'ai assisté en Irlande aux débats de la justice criminelle, et je ne saurais dire de quelle douleur ce spectacle a rempli mon âme!.....»

Nous pourrions entrer ici dans des détails et poursuivre l'examen de ce qu'il y a de tyrannique dans le gouvernement exercé sur l'Irlande. Mais, puisque nous avons dit que nous voulions espérer, terminons en formant les vœux qui doivent combler nos espérances. Ce que nous souhaitons pour l'Irlande, c'est d'abord la liberté religieuse, c'est-à-dire l'abolition de la persécution, et le libre exercice du Catholicisme. De plus, la liberté politique par la *séparation parlementaire*. L'Irlande ne formera jamais un État séparé de l'Angleterre; elle est précisément dans la même pénible position que cette infortunée et héroïque Pologne qui gémit doublement sous le pied brutal de la Russie. Ce qu'il lui faut, comme aux martyrs Polonois, c'est la rupture du traité de 1800, le Rappel de l'Union.

C'est ce que demandait, en 1832, l'Irlande souffrante et insurgée; c'est ce qu'implorait pour sa chère patrie le grand O'Connell, ce héros de la liberté irlandaise, quand il s'écriait d'une voix émue et suppliante que « cette scission était le seul port où devait se réfugier l'Irlande si elle n'obtenait pas du Parlement Anglais

toutes les réformes qu'elle voulait ;" c'est ce que nous demandons avec tous les Catholiques, avec tous les gens de bon sens et de cœur.

Oui, il est possible—comme il l'a été parfaitement démontré—il est possible de rétablir ce qui a existé pendant six siècles : ce serait le premier pas de fait pour le bonheur de l'Irlande.

Qu'à cela viennent se joindre des institutions libérales déjà entreprises, telles que l'admission des Catholiques sur le banc des juges, et l'Irlande pourra peut-être voir enfin les jours de repos qu'elle attend depuis si longtemps. Et alors elle pourra se souvenir de son ancienne prospérité, de sa grandeur passée ; et alors aussi nous pourrions l'appeler encore : *l'heureuse Erin*, la *Catholique Irlande* !

Le Progrès des Sciences et de l'Industrie au point de vue chrétien.

Discours prononcé devant l'Assemblée Générale des Catholiques, à Malines, le 21 août 1863.

(Suite et fin.)

Messieurs,

Mais, entre les habitants des pays évangélisés, les nuances morales sont très-faibles. Je suis loin de dire que les non croyants puisent les mobiles de leurs actes à des sources aussi hautes et aussi pures que les chrétiens fervents, ni que leurs vertus soient aussi durables, et capables de même aux grandes tentations. Je suis loin surtout d'ammortir ceux qui empruntent tout au christianisme et ne lui rendent rien, ces êtres qui tournent le dos au soleil dont les rayons les éclairent, et qui ont mérité cette véhémence apostrophe de Bossuet : "Malheureux, vous acceptez les entrailles et vous rejetez les mamelles !" Je n'approuve pas, je ne pénètre pas les intentions, je ne pèse pas les mérites, mais je constate avec franchise que nos frères séparés et les honnêtes gens nous valent en plusieurs points, et j'en cite trois : la fidélité dans le mariage, la probité dans les engagements, la charité envers les pauvres. Sachons reconnaître hautement que, grâce au christianisme et dans son sein, ces choses sont devenues communes. Nous croyons que les eaux se perdent parce qu'elles se répandent, et que l'Évangile est moins pratiqué parce qu'il est moins adoré. Erreur ! On dit quelquefois de certaines choses dans un langage inexact : elles sont *sécularisées*, il vaut mieux dire : elles sont *universalisées*.

Il en résulte deux conséquences.

D'une part, le monde s'en tient davantage à l'honnêteté commune et il ne va pas plus loin ; il boit dans le courant, il ne remonte pas à la source. Ainsi, un résultat de la religion, le rétablissement des vertus naturelles, devient obstacle à la religion : aimons le résultat, en déplorant, en combattant l'obstacle.

D'autre part, les chrétiens, grâce aux progrès, au rayonnement du christianisme, n'ont plus le monopole du bien, ils n'ont que la faculté du mieux. N'est-il pas conforme aux vues de Dieu que les choses s'arrangent ainsi de manière à nous pousser en avant, dans la voie de la perfection, à nous faire passer du précepte au conseil, des vertus naturelles, restaurées les premières, aux vertus surnaturelles, de l'honnêteté à la sainteté ? Oui, après dix-neuf cents ans d'Évangile, il ne suffit pas

d'être bon, il faut être très-bon ; juste, il faut être très-juste ; libéral, il faut être très-libéral ; pieux, il faut être très-pieux ; délicat, il faut être très-délicat. Oui, c'est le fruit, de la civilisation chrétienne que certaines vertus se sont répandues, de manière à nous obliger à des vertus plus hautes. Nous n'attirerons le monde et nous ne prouverons notre bonne foi désormais que par la sainteté. Ne prenons donc pas pour une diminution de la foi ce qui est au contraire une diffusion plus étendue de la foi, mais d'une foi incomplète et inconséquente. Pour entraîner ceux qui s'arrêtent en chemin, employons une force double, c'est-à-dire une double vertu. Faisons qu'on nous aime pour qu'on nous suive, et, pour qu'on nous aime, soyons aimables ! Par la grâce de Dieu, la sainteté devient nécessaire aux chrétiens le jour où, par la grâce de Dieu, l'honnêteté est devenue habituelle au commun des hommes civilisés par l'Évangile. (Applaudissements.)

Je suis ainsi ramené, Messieurs, au but final de notre Congrès qui ne servira à rien s'il ne nous rend pas meilleurs. Aussi, comme conséquence pratique de mes paroles, je ne vous conseillerai pas seulement d'une manière générale d'aimer comme je les aime, c'est-à-dire passionnément, les sciences, les arts et les progrès, mais je vous proposerai quatre résolutions.

J'aime ce mot : *résolutions*, inscrit à votre ordre du jour. Dans d'autres assemblées, on emploie le mot : *délibérations*. Résolution, c'est la promesse d'agir ; c'est un terme expressif, viril et chrétien.

Je vous propose de choisir dans ce vase ensemble de résolutions de toute espèce qui nous sont soumises. Revenus dans nos patries, si nous ne choisissons pas, ne pouvant pas tout faire, nous ne ferons rien. Je vous propose de choisir quatre objets, les plus dignes à mes yeux de nos vœux et de nos efforts, et que je vous demande de voter par acclamation avec moi.

IV

1^o Mon premier vœu est en faveur de *l'Œuvre de la Propagation de la Foi*. (Applaudissements.)

Je ne comprends pas qu'on soit un catholique complet sans soutenir énergiquement dans les régions encore fermées à l'Évangile, les hommes, nos frères et nos modèles, qui propagent la vérité par le martyre.

Messieurs, leur parole répand la vérité et leur vie la prouve. J'ai parcouru un volume des *Annales de la Propagation de la Foi*, au moment où j'étais condamné à lire un livre moins édifiant, qui a tant indigné le monde chrétien et déçu le monde savant. J'ai été saisi par une comparaison involontaire, qui m'a fait venir les larmes aux yeux, non pas des larmes de colère : c'est trop facile, la colère, et cela ne prouve rien ; il faut des larmes de deuil et de charité inconsolable envers ceux que l'on combat, et l'important, ce n'est pas de prouver qu'un homme est un homme, mais que Jésus est un Dieu... J'ai donc trouvé dans ce livre et dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, un rapprochement inattendu, deux pages, adressées par deux hommes à leur sœur, pages émuës toutes les deux, délicates, sincères, et toutes les deux écrites en présence de la tombe, l'une par un frère à sa sœur qui est morte, l'autre à sa sœur par un frère qui va mourir.

A cette morte qu'il aimait, l'un des deux frères le plus fameux, se recueillant, et cherchant dans son âme ce qu'il a de plus profond, dans son langage ce qu'il a

de plus pur, que dit-il, Messieurs? Il parle de *finés questions, de doutes discrets, des larmes mêlées aux ondes de Byblos par les femmes antiques, des mystères d'Adonis...* Voilà tout ce qu'il trouve à envoyer, au delà de la tombe, à sa sœur qu'il nomme un *bon génie!*...

L'autre frère, inconnu des hommes, illustre devant Dieu, ancien père devenu missionnaire, écrit à sa sœur une lettre que je vous demande la permission de vous lire tout entière :

A mailemoïse Mélanie Vénard, chez son père, à Saint-Loup-sur-Touet, par Parthenay (Deux-Sèvres).

« En cage, au Tonquin, le
20 janvier 1861, à minuit.

(C'était il y a deux ans, Messieurs, en hiver, à une heure où plusieurs d'entre nous étaient peut-être au bal!)

«.....C'est avec toi, chère Mélanie, que je passai cette nuit du 26 février 1851, qui était notre dernière entrevue sur la terre, dans des entretiens sympathiques, doux et saints, comme ceux de saint Benoît avec sa sœur; et, quand j'eus franchi les mers pour venir arroser de mes sueurs et de mon sang le sol annamite, les lettres, aimables messagères, m'ont suivi régulièrement pour me consoler, m'encourager et me fortifier. Il est donc juste que ton frère, à cette heure suprême qui précède son immolation, t'envoie, chère sœur, un dernier souvenir.

« Il est près de minuit. Autour de ma cage de bois, je vois des lances et des sabres. Dans un coin de la salle, un groupe de soldat joue aux cartes, un autre groupe joue aux dés. De temps en temps, les soldats frappent sur le tantam et sur le tambour les veilles de nuit. A deux mètres de moi, une lampe projette sa lumière vacillante sur ma feuille de papier, et me permet de tracer ces lignes. J'attends de jour en jour ma sentence. Peut-être, demain, je vais être conduit à la mort... Heureuse mort, n'est-ce pas? Mort désirée qui conduit la à vie! Selon toute probabilité, j'aurai la tête tranchée, ignominie glorieuse dont le ciel sera le prix. A cette nouvelle, chère sœur, tu pleureras, mais de bonheur. Vois donc ton frère, l'auréole du martyr couronnant sa tête, la palme des triomphateurs se dressant dans sa main. Encore un peu, et mon âme quittera la terre, finira son exil, terminera son combat. Je monte au ciel, je touche la patrie, je remporte la victoire, je vais entrer dans ce séjour des élus, voir des beautés que l'œil de l'homme n'a jamais vues, entendre des harmonies que l'oreille n'a jamais entendues, jouir des joies que le cœur n'a jamais goûtées. Mais, auparavant, il faut que le grain de froment soit moulu, que la grappe de raisin soit pressée... Serais-je un pain, un vin, selon le goût du père de famille? Je l'espère de la grâce du Sauveur, de la protection de sa mère immaculée, et c'est pourquoi, bien qu'encore dans l'arène, j'ose entonner le chant de triomphe, comme si j'étais déjà couronné vainqueur...» (Broyants applaudissements.)

Messieurs, entre ces deux lettres, entre les deux doctrines qui les inspirent, entre les deux états de l'âme qu'elles supposent, mon choix est fait, et c'est pourquoi je vous recommande l'œuvre de la Propagation de la Foi! (Bravos prolongés.)

2° En second lieu, j'éleve la voix en faveur d'opprimés dont on n'a pas encore parlé, et dont on doit toujours parler dans une réunion de chrétiens. Je vous

demande d'exprimer un vœu en faveur de l'Abolition de l'esclavage.

Au moment où je vous parle, Messieurs, malgré les grands exemples donnés par l'Angleterre, par la France, et, cette année même, par la Hollande, il y a encore dans le monde chrétien plus de six millions d'esclaves. Je vous demande d'exprimer le vœu que leur émancipation soit prompte, prudente et pacifique, et j'aime à vous proposer ce vœu devant un Anglais catholique, assis devant moi, ici même, au banc des journalistes, et qui s'appelle Wilberforce. (Applaudissements prolongés.)

Il me semble que le Sauveur lui-même a porté témoignage en faveur de l'abolition de l'esclavage par la conversion de trois fils de Wilberforce, en récompense de l'œuvre de leur père. J'invoquerai à cet égard la parole d'un évêque anglais, au moment de la conversion de l'un d'eux, Robert mon ami regretté. Cet évêque est absent, Robert Wilberforce est passée à une vie meilleure; je n'affligerai pas les vivants et les présents par mes éloges. Lorsque cet homme admirable, alors archevêque d'York, après vingt ans de patientes études, rentra dans l'Eglise catholique, il y fut reçu par l'évêque de Southwark, et il lui dit, avec toute la correction et la régularité d'un véritable Anglais: "Monseigneur, vous avez dû prendre pour ma conversion beaucoup de peine, faire dire beaucoup de messes, de neuvaines et de prières, occuper beaucoup de communautés. Il est juste que je règle mon compte. Dites-moi l'argent que je vous dois." Il parlait ainsi avec l'esprit d'affaire qui n'abandonne jamais l'Anglais et l'esprit d'humilité qui caractérisait ce grand chrétien.

L'évêque avait, en l'écoutant, les yeux mouillés de larmes. Il pensait au père de ce converti, à ce pieux, ardent et patient Wilberforce qui, pendant cinquante ans, se fit l'avocat de pauvres gens d'un autre pays, d'un autre race que la sienne, dont il ne devait jamais recevoir ni applaudissements ni remerciements, par un mouvement de la plus pure humanité; qui, pendant ces cinquante années, écrivit, parla, agit, d'abord ignoré, puis ridicule, puis écouté, six fois, repoussé au Parlement, triomphant la septième fois, poursuivant son œuvre, entraînant tous les partis et toutes les classes, et méritant, qu'à sa mort, le Parlement suspendit ses séances, après avoir ouvert les caveaux de Westminster à la dépouille de ce grand chrétien qui avait su faire goûter à une nation tout entière la joie divine d'une bonne action.

Lorsque le fils de Wilberforce dit à l'évêque de Southwark: "Monseigneur, dites-moi ce que je vous dois pour les prières auxquelles j'attribue ma conversion?" l'évêque l'embrassa et répondit: "Mon ami, n'attribuez pas votre conversion à nos prières; elle est due aux prières des anges gardiens de tous les pauvres esclaves que votre père a mis en liberté?"

Messieurs, devant un autre fils de Wilberforce, votez avec moi un vœu en faveur de l'abolition de l'esclavage! (Oui! oui! Mouvement général.)

3° Je vous demande un troisième vœu en faveur des Progrès de l'enseignement populaire.

Dans un discours que j'ai particulièrement remarqué hier, M. Woost vous rappelait cette grande parole d'un Pape, Benoît XIV, qui, dans la Bulle d'approbation des frères de l'abbé de la Salle, en 1721, bien avant notre loi de 1833 et votre loi de 1842, a dit: *Ignorantia, omnium origo malorum*. Que M. Woost me permette de lui rappeler que la citation se continue ainsi:

Procerit in eis, qui subtili opera dediti sunt. L'ignorance est la source de tous les maux, surtout parmi les ouvriers. On vous dit souvent, Messieurs, que l'instruction détruit la foi. Ne les laissons pas séparer. Mais, parce qu'on garde la foi du charbonnier, ce n'est pas une raison pour garder sa figure, son langage et ses manières. Ne craignons pas l'instruction. Ne craignons pas non plus avec tant d'exagération les mauvais instituteurs. Je sais qu'il y en a, mais je sais aussi que le plus mauvais instituteur, c'est l'ignorance.

4^e En quatrième et dernier lieu, Messieurs, au nom de la Section de Charité, dont j'ai eu l'honneur de faire partie, je vous demande d'insister sur un vœu déjà exprimé par mon ami M. de Melun, dont le nom... que lui importe ce que je dirai de son nom ! j'aime mieux dire, dont la vie personnelle auprès de vous, si honorablement pour nous, la charité française. J'exprime un vœu en faveur des *Institutions de bienfaisance et de prévoyance qui concernent les hommes, les adultes, les ouvriers.*

C'est sans doute parce que la charité est surtout faite par des femmes, et qu'elles s'occupent de préférence des enfants, des indigents et des vieillards, que toutes nos œuvres ont presque toutes cet objet. Nous ne songons pas assez et nous ne nous mêlons pas assez aux travailleurs, au peuple proprement dit ; on le fait plus en Angleterre, dans les villes et dans les villages, et c'est un élément de paix sociale et de progrès général ; nous ne nous occuperons pas assez de l'ouvrier, et spécialement de ses plaisirs, de ses lectures, de ses associations, de son logement.

En vous exprimant, en vous proposant ces quatre vœux, Messieurs, je continue encore ma théorie du rachat, et je vous demande de racheter le païen de Perreur, l'esclave de la servitude, l'enfant de l'ignorance, le travailleur de la misère et du mal. Le chrétien doit être, s'il imite son maître, un universel rédempteur.

Et maintenant, je termine... Comment voulez-vous que je termine, si ce n'est en vous rappelant une belle parole, digne d'être retenue dans nos mémoires, prononcée par M. Périn, mon prédécesseur à cette tribune, qu'il a eu le mérite d'occuper moins longuement que moi : « Messieurs, avec des vertus antiques, faisons une société nouvelle. (Applaudissements prolongés.)

Augustin Cocux.

FEUILLETON :

LE CHEVALIER DE FREDY.

Les Michu sont de braves gens, fermiers de pères en fils, dans la terre d'Enfer, en pays Perthois. On appelle Perthois cette riche contrée, vrai grenier à céréales, qui des confins du Bocage dans la Haute-Marne, s'étend en contournant le Barrois, jusqu'à la mauvaise Champagne, c'est-à-dire jusqu'à la bifurcation de la Saulx dans la Marne, et se trouve comme enserrée entre ces deux rivières, que les gens du pays appellent à bon droit, des réservoirs à poisson.

Vitry dit *en Perthois*, et plus communément *le brûlé*, est la plus importante bourgade de cette petite Beauce : c'est l'ancien *Vitriacum* des Romains, détruit à plusieurs reprises, notamment du temps des guerres de Charles-Quint, et rebâti ensuite à une lieue de là, sur

les bords de la Marne, par François Ier, qui a donné son nom à la nouvelle ville : ce qui fait que c'est par erreur que bien des gens appellent cette dernière Vitry-le-Français, alors qu'il convient de la nommer Vitry-le-François. Il est vrai qu'en y mettant quelque bonne volonté, on peut mettre d'accord les commentateurs, en leur rappelant que du temps de François Ier, le mot français se prononçait français : ce qui donne raison à tout le monde.

Quoi qu'il en soit, les Michu ont de tous temps arrosé de leurs sueurs cette terre productive. Un Michu, sous Louis XIII, était déjà fermier des sires de Wignacourt, lesquels habitaient le château de Bossemont entre Blesmes et Saint-Lumier, dont l'un fut grand prier de Malte, et a même son mau-olée dans la basilique de Pordre à La Valette. Le père de ce Wignacourt, par parenthèse, buvait sec, et ne voulut, dit-on, laisser partir de son castel un sien ami seigneur de Perthes, qui était venu le visiter, qu'au bout de trois jours, après lesquels un fin tonneau mis en perce, en l'honneur de ce dernier, se trouva vide, bien que deux personnes seulement eussent concouru à le boire, le sire de Wignacourt et son hôte. Les bonnes gens du Perthois connaissent tous cette histoire.

Une autre Michu, — Thérèse Vautrin, de son nom de fille ; — Thérèse Michu, ainsi qu'on la nommait après son veuvage, — arrière-petite-fille du précédent, sauva la vie à son maître en 1793, mais sans que son dévouement lui servit de beaucoup : on va voir comment. Elle avait de bonne heure perdu son mari, et servait son ancien seigneur, avec cet attachement inné des femmes du peuple, en France, pour ceux qui leur ont fait du bien, attachement qui, aux époques révolutionnaires, a produit dans nos provinces de sublimes dévouements.

Ce seigneur, le chevalier de Fredy, habitait son castel de Vavray, non loin de l'ancienne ville de Ponthion, — une autre cité romaine, illustre jadis, et où un pape, dit-on vint visiter Charlemagne. — C'était un digne gentilhomme du temps passé, compatissant au pauvre monde et qui ne regardait jamais à la hauteur de ses tas de fagots lesquels s'en allaient, s'en allaient... que c'était à se demander si vraiment les gens du pays ne se chauffaient pas à trop bon compte !

Un jour, les patriotes de Vitry furent requis par ceux de Châlons de se mettre en campagne et de parcourir le Perthois. Il s'agissait de faire une manifestation qui donnât à penser aux aristocrates et montrât aux petits bourgeois de quelles entreprises sont capables les hommes qu'anime le seul amour de la patrie !

Les habitants de Vitry, — heureusement pour eux, — sont gens tranquilles : ils passent pour ne pas aimer le bruit ; ce sont des hommes d'ordre, d'humeur pacifique, des bourgeois rangés, qui se lèvent tard se couchent tôt, et ne tolèrent jamais qu'on vienne troubler l'uniformité de leur vie. Il en est ainsi depuis la fondation de la ville, en l'an 1500 et quelque, et cela dura encore. Le peuple de Vitry lui-même, dans ce qu'on nomme la basse classe, est de sa nature peu turbulent, et il l'a bien prouvé à l'époque de la Révolution, en ne commettant ou en ne laissant commettre pour ainsi dire pas d'excess, dans la contrée.

Les prétendus frères et amis de Vitry ne se décidèrent donc que difficilement à suivre le conseil des patriotes de Châlons, lesquels étaient renforcés de patriotes parisiens, lesquels étaient doublés eux-mêmes de patriotes

tes marseillais, et il fallut employer les grands moyens pour les exciter au pillage. Ces grands moyens des *sauveurs de la patrie* de ce temps-là étaient bien simples, et ils n'ont pas changé : même de nos jours encore, en Italie notamment, ils consistent à dire à celui qu'on veut entraîner au mal : « Viens avec nous, sans quoi nous te déclarons suspect. » Et tout le monde marche !

Bref, les prétendus *opprimés* du baillage de Vitry se mirent en mouvement, à l'excitation de leurs frères de Châlons, et les riches plaines du Perthois se virent, en un clin d'œil, envahies par une bande de chenapans, qui partirent un beau matin de la ville, se dirigèrent vers la vallée de la Saux, avec l'intention bien arrêtée de piller et de détruire, à l'aide de bouciers, de piques, de sabres et de fusils dont elle s'était armée, tout ce qui lui tomberait sous la main.

II.

Au château d'Étropy, ces paladins d'un nouveau genre ne trouvaient personne, et ils se contentèrent de faire main basse sur les objets de prix, la vaisselle et la cave. Ce vieux château date de l'an 1000 : il fut, dit-on, donné à Anne Jaroslaf, femme de Henri Ier, en 1031 ; sa restauration eut lieu vers le temps de François Ier. Sans doute le sort de ce manoir avait été celui de l'ancienne ville de Vitry, brûlée par les étrangers ; son style actuel, en tout cas, est celui de la renaissance.

A Bignicourt, ils eurent bien quelque velléité de pendre le maître de céans ; mais toute leur fureur se tourna bien vite contre le belle enfilade de portraits de rois de France qui décoraient le grand salon d'honneur : ils s'amuserent à leur couper la tête à tous, — en peinture heureusement. — Ne fallait-il pas que ces grands patriotes cherchassent à rassembler par quelque côté à leurs frères de Paris, qui, eux aussi, coupaient la tête aux rois, et, malheureusement, pour de vrai ?

A Bussemont, ils trouvèrent en face d'eux de vieux murs en briques, qui datent de six siècles, et qui durent encore ; les piques et les sabres ne pouvaient guère entamer ces murs-là, en core moins les fusils.

Mais à Vavray, Vavray-le-Grand, ainsi nommé par opposition au Petit-Vavray qui se trouve à deux pas, la bande incendiaire en voulait, je ne sais trop pourquoi, au seigneur qu'on lui avait désigné comme étant un émissaire de Pitt et de Cobourg ; aussi manifesta-t-elle très-énergiquement l'idée bien arrêtée de faire justice de ce rétrograde. Or, c'était un vicillard, ce chevalier de Fredy.

Il vivait seul alors, retiré dans son château, avec une brave femme qui composait tout son domestique, Thérèse Vautrin, née Michu, dont nous avons parlé, et dont les pères avaient de tous temps servi les Fredy. Celle-là avait coutume de dire souvent qu'elle donnerait bien sa vie pour son maître : peu s'en fallut qu'elle n'y arrivât. Vous allez voir comment.

Il existait dans les combles du château de Vavray une cachette introuvable. A l'époque des guerres de religion, un sire de Fredy, en prévision, sans doute, d'une attaque inattendue de la part des Calvinistes, avait fait creuser une énorme poutre de son grenier, laquelle présentait extérieurement l'apparence de la solidité, tandis qu'en réalité elle était vide. Il était facile à un homme de se tenir caché là, à la condition toutefois d'avoir en main certain cordon qui, du dedans, faisait jouer un ressort et rendait au besoin sa liberté au captif.

III.

Le jour dont je parle, la Michu, qui était vieille, elle aussi, entendit de grands cris qui venaient du bas de la côte : c'était le *Sa ira* et la *Marseillaise*, que l'intéressante cohorte des envoyés de la section des jacobins de Vitry et de Châlons hurlaient à tue tête, en montant la colline qui mène au grand Vavray. Quelques instants après, cette troupe d'hommes bizarrement armés arriva devant le château.

— Seigneur mon Dieu ! doux Jésus ! s'était écrié la Michu, du plus loin qu'elle avait aperçu ces forcenés, cachez-vous, mon bon maître !... N'entendez-vous pas qu'ils crient : *A bas les nobles !*

Or, le seigneur de Fredy, qui était noble de nom et de cœur, mais qui était chargé d'ans, et qui avait compris de suite l'impossibilité de résister seul à tant de braves assaillants, était allé se blottir dans sa poutre, et s'y était caché, non sans placer à ses côtés, cependant, sa vieille épée rouillée.

— Prenez bien le ruban, avait dit Thérèse ; en tirant fort, vous pourrez toujours sortir de là sans moi !...

Et la brave femme avait lestement rétabli les choses dans leur état ordinaire ; elle avait adressé mentalement à la Vierge une prière pour son maître, et elle était redescendue.

— Ah ! c'est toi, la Michu, dit un des Vitryats qui la connaissait ; où est ton aristocrate de maître, que nous lui parlions, et donne-nous de son vin : nous voulons le goûter, car on le dit bon, le vin de Vavray ?

— Pour ce qui étions de la cave, v'là les clefs, dit Thérèse, en employant vis-à-vis des survenants son patois perthoisien ; mais pour ce qu'étions de not' maître, faut courir après, si vous v'l'aimés le roère !

— Comment, courir ! dit l'autre ; qu'entends-tu par là, vieille mégère !... Allons, vite, conduis-nous vers lui, que nous l'accrochions au premier sycamore de son avenue.

— Je ne pouvâmes, repris Thérèse avec son même calme.

— Veux-tu parler ! cria la foule.

— Mais v'savâmes ben qu'il été ensauvé...

— Enfui, et où cela ?...

— Dam ! ou-que sont les autres donc ; ne le cherchez-tous toulâ, y n'y aûnes, je vous dis !...

Les Vitryats regardèrent les Châlonnais, et les Châlonnais regardèrent les Vitryats.

— Est-ce qu'elle dit vrai ? murmura celui qui semblait commander aux autres ; est-ce que le vieux hibou nous aurait échappé ? Eh bien ! nous allons rire, continua-t-il en élevant la voix, car si nous ne trouvons pas le seigneur, nous prendrons la servante !...

La Michu ne souleva pas. Elle se contenta de dire avec son flegme imperturbable :

— L'audra voir ça, comme par exemple !

— Mais ce ne sera pas long, dit un des forcenés.

— Heu ! je sômes ben vieille, allez ! ajouta la pauvre femme.

La foule des envahisseurs s'était répandue dans le château : on cherchait M. de Fredy, on ne pouvait le découvrir : un valet de ferme, qui soignait le vieux cheval du chevalier, commit l'indiscrétion de dire qu'il avait encore vu l'ancien seigneur, le matin même, dans son petit enclos de vignes ; aussi revint-on à la charge auprès de la Michu.

(A continuer.)